

LES ENFANTS ET L'AN 2000

UNE ENQUÊTE RÉALISÉE PAR PAUL VIEILLE

3^{ème} partie

Dans ses deux précédents numéros (numéros 11 et 12), la revue « 2000 » a publié les premiers résultats inédits d'une enquête réalisée en province et dans la région parisienne auprès d'enfants de 10 à 13 ans d'une part (classes de 6^e et de 5^e) et de 15 à 18 ans d'autre part (classes de 2^e et de 1^{re}) à qui il avait été demandé de traiter le sujet de rédaction libre suivant : « Que sera la société française dans une trentaine d'années, en l'an 2000 ? »

Ces questions très globales, les jeunes se les posent davantage que des interrogations partielles sur tel ou tel aspect de la vie de demain. Les réponses qu'ils se donnent ici dans cette rédaction libre dont le sujet était donné sans autre commentaire sont exprimées avec vigueur, sinon véhémence. C'est apparemment le domaine où les jeunes sont le plus à l'aise, s'expriment avec la plus grande spontanéité. Précisons immédiatement la différence considérable que l'âge introduit ici : les plus jeunes sont pratiquement silencieux sur le sujet, les adolescents semblent y trouver un domaine d'élection. Leur âge se présente comme celui de l'angoisse et d'une mise en question qui atteint fréquemment les aspects les plus globaux de la société dans un langage proche parfois du lyrisme (rappelons que les textes analysés ont été écrits avant le mois de mai 1968 ; ils ne peuvent donc en être considérés comme l'effet ; ils aident par contre à les comprendre).

Tout cependant n'est pas angoisse et questions dans cette réflexion sur le devenir de l'homme. Dans la méthode même d'exposition on peut opposer deux courants extrêmes. Les uns proposent des solutions (il y a donc des problèmes), les autres s'interrogent, dénoncent des tendances mais laissent les problèmes ouverts (des solutions pourraient cependant être imaginées). Un examen du contenu de ces deux courants montre vite qu'il ne s'agit pas que de formes. On rencontre, en outre, deux courants qui se situent en intermédiaires entre les précédents.

Paul Vieille, à qui est due cette étude, réalisée rappelons-le avant le mois de mai 1968, a, au cours des deux premières parties, décrit la manière dont les enfants envisagent l'avenir au travers de thèmes particuliers : aménagement futur de l'espace urbain, logement, habillement, alimentation, santé, travail et loisir. Il analyse maintenant la vision globale du futur telle qu'elle ressort des témoignages rédigés des enfants et des adolescents : que sera l'homme dans la société de demain ? A cette occasion, Paul Vieille, une fois encore, constate les différences qui existent entre les descriptions des plus jeunes et celles des plus âgés. Alors que ce thème de réflexion ne trouve que peu d'écho auprès des premiers, il suscite chez les seconds des réactions nombreuses qui, pour être souvent d'inspirations diverses, voire totalement opposées, présentent toutes le caractère commun de prouver que l'angoisse et la mise en question propres à leur âge y trouve un terrain d'élection : cet avenir qui leur apparaît lointain par le symbole et le millésime volontairement choisi, ne le ressentent-ils pas déjà comme un présent en attente ?

Que sera l'homme dans la société de demain ? Quel sera son statut, deviendra-t-il enfin le sujet de sa création, dominant la nature pour la plier à ses propres fins, ou est-il destiné à devenir l'objet d'une mécanique, asservi à des objectifs qui ne sont pas les siens ? Quels seront ses sentiments, quel sera le sort des valeurs sur lesquelles il a vécu jusqu'à présent ? Quel est l'avenir de l'homme, l'avenir de la « civilisation » ?

propositions pour l'avenir

Commençons par analyser les projets, les solutions proposées à ce qui serait nos problèmes. Ce courant d'ailleurs est peu représenté ; sauf exceptions, son expression est moins vivante, moins cohérente que celle du dernier, il apparaît davantage sous forme de témoins, de traces d'idéologies connues. On rencontre notamment le souci technocratique : la société est considérée comme mal organisée, peu efficiente, il convient donc de la plier (de plier l'homme) à ce souci de rendement dont les fins ne sont pas explicitées (ce sont celles des institutions existantes) :

« La difficulté principale est que l'homme de l'an 2000 aura du mal à s'habituer à son époque et se sentira sans doute toujours dépassé par le progrès. Cette difficulté existe actuellement. Je souhaite qu'elle soit résolue en aidant l'homme à s'adapter, à comprendre, à s'intéresser peut-être plus que maintenant à voir de plus près les découvertes de son époque » (Paris ; 1^{ère}).

Le souci de réformer moralement l'homme considéré comme fondamentalement pervers et source des désordres de l'univers s'alimente d'une autre tradition. Il n'est pas aujourd'hui sans relation avec l'idéologie technocratique :

« L'homme étant délivré de son asservissement continu à son travail connaîtra donc un temps de loisir supérieur. En profitera-t-il pour le bien ou pour le mal ? La parole sera alors donnée aux éducateurs. L'homme éloigné pendant une période de la journée de son travail, de ses chefs, devra trouver d'autres cadres qui le guideront, il est vrai, dans d'autres voies que celles de la production. L'homme ne peut pas vivre sans éducateur » (Paris ; 1^{ère}).

« L'homme de l'an 2000 devrait, comme le devrait celui d'aujourd'hui, faire tout pour la paix. Il serait bon qu'il soit moins égoïste et considère la masse en général avant ses intérêts personnels » (Paris ; 1^{ère}).

On trouve bien d'autres préoccupations et projets très divers dans leur forme tels que celui de maintenir les institutions familiales, celui de conserver une hiérarchisation des individus dans la société, celui d'éviter les tensions sociales par la bonne volonté, celui de maintenir la notion de responsabilité à l'encontre même des données de la science ; tous tendent à la sauvegarde des institutions existantes :

« Il faudra que chacun garde des responsabilités et surtout que les parents gardent la charge et la responsabilité de leurs enfants » (Lyon ; 2^{ème}).

« Il faudrait que les relations entre jeunes soient plus sympathiques ; à l'heure actuelle, les jeunes ayant un certain niveau de vie restent ensemble et ne veulent pas fréquenter ceux qui ont un niveau de vie inférieur au leur. Il faudrait que tous les jeunes, aussi bien garçons que filles, ne fassent plus qu'un » (Paris ; 1^{ère}).

Dans cette perspective le projet d'élimination physique des « anormaux » ne représente qu'un cas limite :

« On devrait créer une sorte d'euthanasie à la naissance par observation sur de jeunes cerveaux afin d'obtenir non pas une élite mais une population constituée de sujets sains d'esprit, car tout être fou ou « tordu » influe sur le milieu dans lequel il vit. A force de vivre avec les moutons, on arrive à très bien bêler. Seuls les malades nerveux pourraient être conservés, sinon dans quelques siècles après

cet an 2000 dont on parle tant que restera-t-il de l'humanité à part un troupeau de loques humaines qui ne se distingueront des animaux que par les ruines qu'ils auront laissées.

Que deviennent les religions symboles de la pensée et de la bonté de l'humanité. Certes, il reste bien quelques purs ou des gens sérieux, mais entourés d'une telle quantité d'hypocrites, pauvre humanité, mais elle ne craquera qu'après l'an 2000, cela lui aura fait quelques millénaires d'existence pure ». (Paris ; 1^{ère}).

A côté de ces propositions qui, dans leur exposé même et dans leur contenu, sont fondées sur des absolus, sur des a priori et qui envisagent « d'adapter » les individus, de les soumettre à certaines règles, de les normaliser, l'on rencontre en nombre très restreint, des propositions dont les auteurs pensent qu'elles sont susceptibles de répondre à certains besoins. Elles sont de deux ordres. Les premières sont présentées comme des préconditions générales au bonheur des hommes : suppression des fléaux collectifs (guerre, faim du monde, chômage, accidents de la route) ; elles rappellent les questions préalables que certains jeunes posaient au traitement du sujet de réflexion qui leur était soumis. Les secondes portent sur les institutions politiques susceptibles d'être mieux adaptées à la satisfaction des besoins des individus.

« Le but vers quoi nous devrions tendre est de nous changer ; c'est un but moins égoïste, plus humain. Ne pas tâcher de devenir « la » plus grande puissance, d'être les premiers sur la lune, mais chercher et trouver si possible un moyen de nourrir les affamés, de guérir les malades, changer les mœurs, les rendre moins violentes, ne plus lire en tête des journaux meurtres, vols et kidnappings. Ne pas entendre à la radio, un nombre effrayant de morts de la route, de l'air, etc. Un souhait qui malheureusement est irréalisable serait d'avoir sur terre des hommes égaux en droits, en niveau de vie. Ne plus savoir que dans un endroit de votre quartier, des femmes, des enfants se promènent sous la pluie battante, cherchant un toit, demandant l'aumône. Un sentiment de culpabilité s'éveille à voir, entendre toutes les injustices de l'année dans laquelle nous vivons. Une monstruosité bien plus grande est la guerre, les bombes, ces « grosses balles » qui une fois à terre tuent des milliers d'hommes. Il faudrait arrêter ce massacre, trouver une solution à chacune des atrocités de ce monde et seulement après songer à construire de plus belles maisons, à développer le tourisme, à créer une vie facile pour les gens qui arrivent à vivre » (Paris ; 1^{ère}).

« Le problème le plus important c'est sûrement la jeunesse car c'est sur elle que repose l'avenir. J'aimerais que ces jeunes aient toutes les possibilités pour réussir dans la vie et pour cela les établissements scolaires seraient primordiaux. Tous les jeunes appartenant à n'importe quelle classe sociale pourraient rentrer dans toutes les écoles, même supérieures et celles-ci les feraient sortir brillamment. Seulement, pour cela, les établissements scolaires seraient améliorés, les locaux plus agréables, les professeurs meilleurs et plus nombreux. On pousserait au maximum les possibilités de chaque élève, il serait plus aidé dans son travail pour que tous réussissent. Les parents auraient, bien sûr, eux aussi, une place importante dans l'éducation de leurs enfants. La confiance qui existe entre beaucoup de parents et d'enfants aurait augmenté. La jeunesse serait initiée plus tôt et progressivement, aux responsabilités. Même dans des décisions importantes l'avis des jeunes compterait, parce que c'est une opinion différente de celle des adultes car elle ne part pas du même esprit. Les lois, les décisions de l'État sont faites pour toute la société y compris la jeunesse et il faut qu'elle y soit heureuse, de ce fait les adultes ont besoin des vues de leurs enfants » (Lyon ; 2^{ème}).

La première tendance, parmi les expressions relatives à l'avenir de l'homme, celle qui se définit par des propositions en délire fort peu aux questions que posera la dernière. Mais avant d'en arriver à l'examen de celle-ci analysons les tendances intermédiaires et d'abord cette tendance lénifiante qui vise à apaiser les inquiétudes en niant les problèmes.

un auto-apaisement

Cette tendance est en fait fort voisine de la première en son contenu principal. La négation des problèmes est opérée selon plusieurs voies. On affirme d'abord que les inquiétudes sont vaines, elles sont humaines mais passagères; l'angoisse devant la nouveauté disparaît bientôt avec l'habitude.

« Il est vrai qu'avec le progrès technique l'homme est moins heureux ; mais dans toute civilisation l'homme parvient à s'adapter. L'homme de l'an 2000 n'aura pas la même façon de voir les choses que celui de 1968. Aussi sa civilisation lui conviendra-t-elle certainement ; il aura une forme de bonheur qui, tout en étant différente de la nôtre, sera au moins aussi agréable » (Lyon ; 2^{ème}).

La seconde voie consiste à déplacer le problème. Alors que sont mises en cause les institutions de la société de consommation française, elle passe sous silence leur rôle, soupçonne les critiques de mettre en cause le progrès lui-même et reporte les responsabilités sur une entité abstraite, un homme indéfini. Bonheur, malheur ? ce sont ainsi les instincts de nous tous qu'il faut mettre en cause, c'est-à-dire par nature l'irresponsable, le permanent.

« Serai-je heureuse en l'an 2000 ? Ceci ne me semble pas plus dépendre de l'an 2000 que de l'an 1200. L'homme s'adapte à toute transformation technique, et la première angoisse devant un building de 100 étages fait bientôt place à l'habitude. Le bonheur changera peut-être de forme extérieure mais nous en serons encore fort heureusement maîtres. A moins de vendre le bonheur en pilules, ce qui serait alors la décadence humaine. Mais je ne crois pas à tout cela. Que la terre entière évolue, se modernise, exploite la science, la nature, cela peut être un exploit, un désastre, ou ce sera les deux. On ne doit pas empêcher l'homme de chercher et de savoir sous prétexte qu'il peut faire des malheurs » (Paris ; 1^{ère}).

Dernier moyen enfin par lequel certains cherchent à faire accepter l'inacceptable : la déification du progrès ; les hommes sont invités à se dépasser en lui, à sublimer les satisfactions qui leur sont refusées :

« La tâche à accomplir sera difficile ; mais les années d'évolution et de découvertes qui précéderont l'an 2000 seront passionnantes » (Lyon ; 2^{ème}).

« Grâce à ces nouvelles découvertes, les hommes auront des occupations grandioses, ils ne songeront plus aux problèmes minimes ; ils en riront. Plus de guerre, plus de crime, plus de vol. Les hommes ne seront plus des hommes au sens étroit mais des chercheurs au sens large » (Paris ; 1^{ère}).

La tendance lénifiante cherche ainsi à faire accepter ce qui est jugé regrettable par l'affirmation de la malléabilité de l'être humain, par la confusion entre institutions « mécaniques » et progrès, par l'exaltation de l'idée de progrès. Ces armes idéologiques sont connues ; elles sont distillées par la technocratie. En fait elles sont fort peu

diffusées parmi les adolescents ; une très faible minorité les reprend à son compte. La grande majorité des jeunes se partage entre les deux derniers courants, la préférence étant donnée au quatrième.

Ces deux courants sont parents par la méthode et par le souci qui les inspire. Les adolescents n'y cherchent pas à définir des tâches à accomplir, des organisations souhaitables en vue de la réalisation de telle ou telle fin, mais constatent ou cherchent à constater des tendances. Par ailleurs, ils jugent, plus exactement perçoivent cette évolution en termes de valeurs en fonction de son sens pour l'homme.

Les deux courants s'ancrent sur une réflexion humaniste. Ils sont opposés en ceci que les uns sont optimistes et voient dans l'avenir la promesse de réalisation d'un certain nombre d'aspirations de la société française, tandis que les autres jugent que les tendances actuelles de la société dite de consommation conduisent à la destruction de l'homme en certaines des valeurs qui leur semblent essentielles ; c'est le courant catastrophique. Optimistes et pessimistes s'opposent-ils terme à terme ? Voient-ils des courants directement opposés les uns aux autres ou leurs appréciations portent-elles sur des aspects différents de la société ? Il conviendra de l'examiner.

attentes optimistes

Les premiers envisagent d'abord une amélioration des caractères de l'existence individuelle comme conséquence de l'élévation du niveau de vie et de l'accroissement des biens et services mis à la disposition de chacun. La vie, estiment-ils, sera plus facile, plus agréable. Ces expressions générales, fréquemment utilisées, se réfèrent à l'ensemble des satisfactions attendues. Notons d'ailleurs à propos des plus jeunes lycéens (qui, dans l'ensemble, demeurent, nous l'avons dit, étrangers au thème traité ici), que ce sont pratiquement les seules expressions qu'ils emploient pour qualifier l'avenir humain. Nous avons déjà rencontré les raisons de cette vision attrayante de l'avenir ; c'est l'attente d'un monde de gadgets, de déplacements, de vitesse ou tout sera possible sans effort. Voici un texte où, plus clairement qu'en beaucoup d'autres, la liaison est explicitée :

« La vie des habitants ne sera pas bousculée. S'ils veulent acheter quelque chose, ils n'auront qu'à appuyer sur un bouton en face d'eux, 2 secondes après ce sera livré... ils se parleront grâce au téléphone automatique. Enfin ils ne bougeront pas de leurs fauteuils. A la fin de la journée, ils se sentiront bien reposés » (Lyon ; 6^{ème}).

Très peu parmi les adolescents suivent leurs cadets dans cette croyance en un monde apaisé par l'utilisation de la technique ; lorsqu'ils le font, c'est avec davantage de modération :

« Le temps de travail sera moins long, la circulation mieux organisée et les constructions plus rationnelles. Toutes ces améliorations feront que l'an 2000 sera plus gai et dynamique. Chacun ne se préoccupera pas tout le temps de ses soucis particuliers, l'atmosphère sera plus détendue et l'on ne sera pas tout le temps obligé de se dépêcher » (Lyon ; 2^{ème}).

D'autres transformations du statut des individus perçues comme progressives sont attendues, notamment une tendance à l'égalité et à la croissance des besoins :

« Il est certain que l'on tendra de plus en plus vers une démocratisation et une égalité du niveau de vie » (Paris ; 2^{ème}).

« Il y aura beaucoup moins de différences entre les sexes ; la femme travaillera comme l'homme » (Paris ; 1^{ère}).

« J'espère que les besoins tendront de plus en plus à se démocratiser » (Paris ; 2^{ème}).

Au total, ces modifications du statut occupent chez les adolescents une place peu importante parmi les attentes positivement valorisées. Plus nombreuses sont les attentes relatives à la sociabilité et aux attitudes. On observe ici un fait fort remarquable. Les attentes vont soit au maintien des relations et des attitudes dans leurs formes actuelles soit à leur modification dans le sens des valeurs aujourd'hui reconnues. De toutes façons les adolescents qui s'expriment dans le cadre de ce courant envisagent donc la continuité du système de valeurs sur lequel ils vivent.

Donnons quelques exemples de cette tendance. D'abord du souci de continuité :

« Les biens matériels progressent, mais les sentiments et les relations, je crois, resteront pour ainsi dire ce qu'ils sont » (Lyon ; 2^{ème}).

« Les sentiments n'auront guère changé ; on reste souvent très imprégné de la société précédente ; mais il y aura un grand changement... : la tolérance sera la qualité dominante » (Paris ; 2^{ème}).

Les changements attendus concernent surtout les relations sociales :

« Les relations seront plus variées : relations avec les collègues de travail, avec les partenaires dans les loisirs » (Paris ; 2^{ème}).

« Dans ces villes faites surtout pour une civilisation de loisirs, je me représente une vie facile, ou plus facile qu'aujourd'hui ; des hommes plus détendus, des gens moins énervés, la vie aura changé, mais elle ne sera pas consacrée uniquement aux loisirs ; l'homme travaillera et sera plus conscient de la valeur de son travail et de son utilité » (Lyon ; 2^{ème}).

Dans le domaine des relations interpersonnelles, il est un secteur privilégié, celui des relations à l'intérieur de la famille :

« La famille aura moins d'importance : les enfants seront libérés très tôt de la tutelle de leurs parents sans pour cela que leurs relations mutuelles soient froides. Les parents seront avant tout des camarades, des amis et ensuite des éducateurs, tâche qui sera confiée aux professeurs » (Lyon ; 2^{ème}).

« Je vois la vie de famille inchangée. J'espère une plus grande communication entre parents et enfants ; chose qui aujourd'hui n'existe pas dans toutes les familles » (Paris ; 1^{ère}).

visions de catastrophe

Examinons maintenant le dernier courant, le plus nombreux, virulent, exclusivement formé par les lycéens les plus âgés. Comme le courant précédent il envisage l'avenir de l'homme sous deux angles complémentaires : les tendances qui affectent le statut et celles qui touchent à la personnalité. Ils affirment que l'une et l'autre tendent à se dégrader. La société tend à la monotonie, à l'accélération des rythmes, à l'hébetude de l'inactivité et de la passivité, à la robotisation et la grégarisation, à l'artificialisation. La personnalité tend à s'atrophier, à l'incapacité de communiquer, de penser et sentir.

Ces tendances perçues sont liées les unes aux autres. Il est parfois difficile de citer des textes spécifiquement relatifs à l'une ou à l'autre.

Tâchons cependant d'illustrer chacune d'entre elles. Le thème de l'accélération du rythme de l'existence est l'un de ceux qui est parfois abordé de façon indépendante :

« La vie est déjà trépidante ; en l'an 2000 elle sera intenable si le corps médical ne trouve pas un anesthésiant pour la rendre supportable. Les maladies nerveuses seront nombreuses, les psychologues auront beaucoup de travail » (Paris ; 1^{ère}).

« Dans 30 ans on peut imaginer quelle sera la vie de 20 millions de citoyens qui essayeront en vain d'atteindre une parcelle de verdure durant les 2 jours de congé hebdomadaire... » (Paris ; 1^{ère}).

Le thème de l'inactivité est en partie contradictoire au précédent. Il recouvre deux notions. Celle de l'inaction physique qui serait entraînée par l'automatisme ; la contradiction est alors bien réelle avec l'accélération des rythmes de l'existence que d'autres prévoient, et celle de passivité qui trouverait sa source dans la montée d'un monde mécanique ne requérant aucune décision des individus :

« Ceux que les découvertes passionnent, les hommes de la recherche scientifique de tous les domaines (...) auront une vie passionnante : le domaine et les moyens de la recherche ne font que grandir. Tous ceux aussi qui aiment lire, réfléchir, ceux qui peuvent créer comme les artistes seront comblés à condition qu'ils arrivent à garder leur indépendance. Mais les autres ? Ils risquent de s'ennuyer et l'ennui est la pire forme de la tristesse. Le danger est que la mécanisation de la vie enlève aux hommes, surtout à ceux des villes, la possibilité de s'occuper. De plus, si les hommes ont de moins en moins de décisions et d'initiatives à prendre, ils perdront l'esprit de décision et de critique » (Lyon ; 1^{ère}).

Les lycéens perçoivent aussi, dans la tendance à l'organisation mécanique de la société, un danger de monotonie, d'uniformité, de manque de diversité et pour tout dire de liberté :

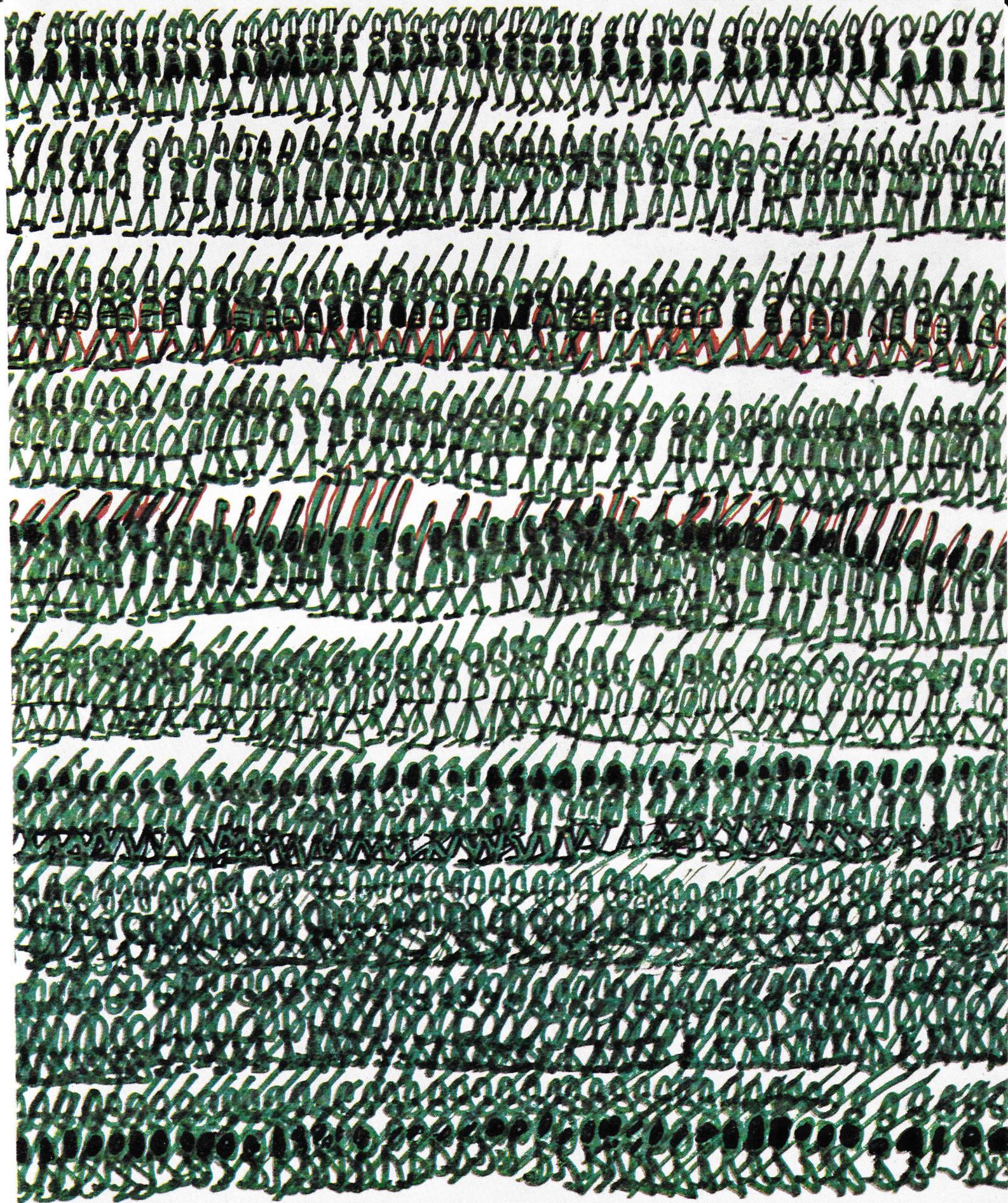
« Les loisirs seront trop uniformisés. On perdra de la personnalité et seuls les caractères forts pourront échapper au joug. Je crains la standardisation de la race humaine, une sorte de parcage redoutable... une réglementation trop stricte de la vie, une sorte de planning travail-loisirs » (Paris 2^{ème}).

« La vie sera agréable dans un certain sens : si par exemple nous mettons 3 heures en avion pour aller à New York, si les progrès scientifiques permettent à l'homme de vivre plus longtemps ; mais il manquera quelque chose dans ce monde moderne : la beauté et la liberté » (Paris ; 1^{ère}).

On rencontre encore la crainte d'un monde entièrement transformé par l'homme et cependant inhumain, le regret d'un paysage « naturel » destiné à disparaître alors que le contact avec la nature, pensent les adolescents, est nécessaire à l'équilibre de l'homme :

« Les constructions envahiront totalement la campagne, il ne sera plus possible de quitter le monde, il y aura partout d'énormes immeubles. Bien sûr, des jardins nous sont promis, mais la nature ne sera plus libre, elle sera partout commandée, partout entourée de ces grands bâtiments, l'homme sera le maître partout. Et l'homme lui-même ne pourra pratiquement jamais plus goûter au charme d'être seul, loin de la foule, des maisons, des voitures et des routes ».

On distingue encore l'anxiété de la disparition de l'individu, de la grégarisation croissante ; explicite ou implicite, elle est fréquente. Ces changements attendus dans le statut de l'homme entraîneront la dégénérescence de sa personnalité, l'appauvrissement des contacts humains, l'affaiblissement de la sensibilité et du goût, la mort des sentiments et de l'amour, la fin de la pensée et de la réflexion :



« Nous pourrions être heureux si l'évolution de la technique n'empêche pas les contacts humains » (Lyon ; 2^{ème}).

« La vie des habitants ne sera qu'empirée par l'emprise de la montre. Les relations entre les hommes risquent d'être moins profondes car ils n'en auront pas le temps. Cela sera plus superficiel. Les loisirs, même si les moyens techniques sont de plus en plus grands, seront moins profitables car l'homme sera esclave de la technique (et du snobisme), il l'est déjà maintenant » (Paris ; 1^{ère}).

« Les hommes de demain n'auront-ils pas tendance à s'uniformiser tant par leur habillement, leurs idées ou leurs habitudes ? La publicité constante (affiches, radio, télévision, revues) ne les aura-t-elle pas complètement conditionnés ? Auront-ils encore des mythes, des religions, une morale ? Ou toute anxiété aura-t-elle disparu ? Dieu n'apparaîtra-t-il plus qu'à la façon d'un personnage de légende ? L'idéal de la famille aura-t-il subsisté ou bien au contraire se contentera-t-on de rendre visite aux proches parents le 1^{er} janvier ou le jour de Noël ? Et l'amour, s'il a pris autant de liberté que dans les pays nordiques par exemple, ne sera-t-il pas déparé du romantisme qui lui est propre ? » (Paris ; 1^{ère}).

« Le gangstérisme et la prostitution seront des professions assurées par la sécurité sociale... Les mariages seront remplacés par une société comme celle des Mormons. Les relations sexuelles se feront par ravitaillement en vol comme pour les bombardiers actuels. L'amour sera fiché par I.B.M. Bref, nous ne vivrons plus, nous survivrons » (Paris ; 1^{ère}).

Ces transformations qui concourent à la dépossession de l'homme, à la disparition de l'humain, donnent parfois lieu à des textes plus construits ; j'en retranscris ici quelques-uns :

« L'habitat, ce sera des blocks de béton sans aucune fenêtre pour parer aux éventuelles radiations atomiques. L'air sera stérilisé, la lumière artificielle. Les villes seront en béton, les rues souterraines.

Il n'y aura plus d'usines ; tout le monde travaillera chez soi. On ne sortira même plus.

On arrivera de plus en plus à une ségrégation entre les hommes. Chacun aura son type, sera défini dans une classe : il vivra tout le temps de la même façon.

On n'ira plus se promener à la campagne, dans les bois pour se relaxer au chant des oiseaux. Non, bien au contraire, on restera dans une pièce décorée avec des photos représentant la nature, sentant l'air des bois, de la nature.

Notre vie sera de plus en plus artificielle. On ne vivra que par la science et la découverte. Les aliments seront fabriqués dans des laboratoires. Notre sommeil, nos rêves seront dictés par des pilules.

Que penser d'une telle vie ? Tout nous sera préparé. Nous n'aurons plus besoin de penser. Ceux qui penseront vraiment deviendront aux yeux de la société des êtres retardés...

Nous n'irons plus en vacances, non, ce serait trop vulgaire, cela montrerait aux autres un conservatisme désuet, une sorte de sous-développement.

Qu'espérer de plus, de mieux ? L'explosion de plusieurs bombes thermonucléaires sur tous ces centres de la nouvelle génération pour revenir à un monde meilleur, peut-être pour parvenir de ce monde meilleur à un nouveau meilleur des mondes » (Paris ; 1^{ère}).

« L'aspect technique sera peu modifié ; il est intéressant de décrire l'homme et notamment le Français moyen. Physiquement d'abord : tous les Français moyens se ressembleront car si leur physique ne leur plaît pas ils iront se faire refaire dans une clinique selon le modèle standard... moyen.

Le Français moyen sera encore plus bête qu'il n'est actuellement. Abruti par ses heures de bureau, il ne parlera que de fiches et de trous, à la rigueur d'ordinateurs s'il connaît leur fonctionnement. Il aura sa télévision multi-chaînes et couleurs et il avalera tous les programmes du plus bête au plus intéressant avec la même placidité.

Le Français moyen déjeunera d'un steak frites (si l'élevage existe encore) qu'il achètera dans un distributeur automatique. Incapable d'apprécier la nature car il aura perdu toute sentimentalité... il s'ennuiera mortellement devant les beautés que pourra lui fournir la nature si elle existe encore. Il fera l'amour comme il mange, c'est-à-dire par nécessité, et il ne se mariera plus que par l'ordinateur de l'agence matrimoniale » (Paris ; 2^{ème}).

« Au cours des siècles, l'homme a toujours recherché son confort quitte à perdre son indépendance. La machine aide les forts et les avides de pouvoir à conditionner les petits et à en faire ses petits, des petites machines...

Nous n'aurons plus de sentiments, ou ceux que nous aurons, nous aurons été transmis de force ; plus de besoins matériels donc plus de besoins de penser ; plus ou presque plus de difficultés car il nous faudrait penser, beaucoup de loisirs, de loisirs digérés que tout le monde comprenne. Un idéal de vie en somme ! Il serait temps de se réveiller et de voir où mène cette course à la puissance. Nous allons finir par nous anéantir complètement ! L'homme est vraiment le plus « con » des animaux. Il croit être intelligent, mais à quoi sert son intelligence ; heureux ? Quel inconscient ! Il n'a rien, rien du tout qui le rapproche de l'intelligence de la vie de n'importe quel animal. Ce que je voudrais c'est que l'homme réfléchisse, qu'il voit d'abord où vont le mener ses recherches, ce qu'il croit qui va le rendre heureux ; avant d'exécuter...

Je voudrais que l'homme soit l'homme et qu'il soit plus grand que la machine qui doit rester la machine » (Paris ; 2^{ème}).

Comparons les deux derniers courants. L'un et l'autre sont constitués de tendances que les lycéens pensent percevoir dans le statut de l'homme et la personnalité, les tendances étant tantôt positivement, tantôt négativement valorisées. Ces tendances entrevues ne sont toutefois que partiellement les mêmes et, lorsqu'elles sont identiques, elles partent d'analyses différentes. Si bien qu'en définitive les deux courants révèlent une remarquable unité de préoccupations.

Le seul point sur lequel existe une opposition apparemment rigoureuse des jugements est celui de l'inactivité que l'automatisation entraînerait. Mais il convient ici de rappeler que ce sont les plus jeunes qui se félicitent de cette inactivité et les plus âgés qui la regrettent ; d'autre part l'on a vu que pour les plus âgés la difficulté naissait d'une inaction non compensée et qu'au surplus pouvait apparaître une confusion ou un glissement de la notion d'inaction à celle de passivité (celle-ci due aux institutions). La différence des cadres de référence est manifeste dans l'opposition entre accélération des rythmes de l'existence prévue par les plus âgés et ralentissement prévu par les plus jeunes, alors que ceux-ci évaluent in abstracto les effets de la technique, ceux-là se réfèrent aux tendances perceptibles dans la société actuelle, c'est-à-dire aux institutions.

Partout ailleurs des différences analogues expliquent les divergences qui apparaissent, soit dans les tendances qui affecteraient un même secteur de faits sociaux (tendance à l'égalité opposée à l'uniformisation naissante, enrichissement de la vie de relation opposée à son appauvrissement), soit dans les secteurs pris en considération (les pessimistes traitent de l'avenir de notre psychisme, les optimistes ne l'envisagent pas). C'est que les uns se réfèrent à des valeurs que les hommes cherchent à actualiser ou à actualiser davantage : égalité des

droits, démocratisation, enrichissement de la vie de relation, régression du rapport hiérarchique dans la famille, ils se situent, sans le plus souvent le dire explicitement, dans le domaine du souhaitable, tandis que les autres jugent et évaluent les tendances imposées par les institutions, celles de la société de consommation dirigée, et le plus souvent ils le disent de façon manifeste. Il n'y a donc pas opposition réelle entre courant optimiste et courant catastrophique; les premiers affirment un certain nombre d'aspirations, les seconds expriment la négation de ces aspirations par l'organisation de la société telle qu'ils la perçoivent dans son devenir. Ces deux courants s'opposent par contre, au moins en partie, aux deux premiers, aux soucis technocratiques de l'un et aux propos lénifiants de l'autre. L'opposition radicale se situe toutefois entre l'attitude technocratique du premier courant et l'attitude critique du quatrième (qui met en question la société technocratique). Pourquoi cette opposition apparaît-elle aussi, et fortement, dans la méthode d'exposition (propositions/description de tendances)? Quelle signification cette différence de méthode ajoute-t-elle aux attitudes exprimées par les deux courants? Au cours de l'essai de synthèse, qu'en conclusion de cette étude l'on va présenter, on tentera de répondre à cette question.

Il est à peine besoin de dire qu'on ne peut attendre d'enfants et d'adolescents qu'ils construisent une image complexe et cohérente de notre avenir. On ne peut, c'est l'évidence, leur demander ni de prendre la place des techniciens attachés à résoudre les problèmes de notre croissance et de notre développement ni même de connaître nos problèmes dans les termes où ils sont actuellement posés. Bien plus, on l'a souvent souligné et les textes recueillis le confirment, les lycéens n'ont qu'une connaissance fort sommaire de la vie quotidienne. On l'a vu, l'économie, le travail (industrie-bureaux) ils savent à peine ce que c'est, la médecine n'est connue que par des images stéréotypées, les activités de loisir n'apparaissent souvent que sous forme de nomenclature, les problèmes de l'architecture et de l'habitat sont pratiquement ignorés; peut-être les questions urbaines et de circulation jouissent-elles d'un certain privilège, il semble qu'on en soit davantage informé. On ne saurait s'étonner de ces lacunes, les lycées sont coupés du monde réel.

Cette connaissance sommaire de la réalité ne fait pourtant pas obstacle à des perceptions globales dont l'élaboration est par ailleurs favorisée par le statut dont jouissent les lycéens. Ils ne sont pas intégrés à la production en des tâches particulières, ils n'ont ni responsabilité ni vocation définie sinon d'apprendre et de comprendre; leurs intérêts ne sont pas tournés vers le présent mais vers un futur qui demeure un champ de possibles, non pas seulement pour leurs destinées particulières mais aussi pour leur destin collectif. Leur interrogation de l'avenir est à la mesure des menaces et des mutations qui assègent notre société. Ils ne se posent pas les problèmes que la société dans son organisation se pose; leur interrogation la plus profonde concerne nos institutions et leur devenir. Il convient toutefois de distinguer ici entre enfants et adolescents. Un clivage extrêmement net apparaît entre jeunes de 11-13 ans et de 15-17 ans. Ils ne s'accordent qu'en fort peu de points, non pas qu'ils portent des jugements de valeur différents sur des faits et des tendances identiques mais que leurs préoccupations, de même que leurs rapports au réel, sont divergentes. Afin de caractériser cette opposition, rappelons ses principaux aspects.

La caractéristique majeure des enfants de 11-13 ans c'est la passion futuriste. L'avenir c'est la science-fiction, mais non pas tant pour résoudre les problèmes pratiques des hommes, pour découvrir autre chose et d'autres que soi-même mais par jeu gratuit, goût narcissique du mouvement et de l'invention. Les images du futur sont décrites

quasi expérimentalement en dehors de toute référence au monde actuel et à ses difficultés, sans rapport entre elles, sans rapport à l'homme qui aurait à les vivre et dont il est seulement dit que sa vie sera « agréable », « reposante, etc. ». L'inverse de l'univers extérieur débordant de mécanique et d'agitation c'est encore la maison-rêve, la maison-refuge, lieu du doux, du confortable et de l'immobile. Les images que les plus jeunes nous proposent sont fermées sur elles-mêmes, alimentées des mythes que la société offre aux individus afin de les détacher du concret quotidien; elles n'ont d'autre origine et d'autre fin que l'auto-satisfaction d'enfants encore protégés du contact avec le monde par la coque protectrice de la famille.

« Un ascenseur à propulsion nucléaire amène un gros industriel américain, roulant sur l'or et les atomes ou un robot électronique en pièces détachées à la centrale de construction sur Mars. Chaque robot est transformé en bonne à tout faire, balayant les chambres, lavant les assiettes, préparant les pilules au cœur de veau ou d'agneau, devenant chien de garde; mais en échange vous devez lui donner de grosses quantités d'électrons. Vous dormez sur des coussins d'air à énergie atomique, téléphonez avec des sons retransmis par des centrales commandées par des postes émetteurs d'ondes.

La circulation est résolue par des hélicoptères à rebond instantané. Vous avez des taxis pilotés par des chauve-souris réduites à l'impuissance par un rayon laser. Les agents de police ont des fusées X. Z. pour survoler les autoroutes revêtues d'une couverture d'air purifié constant. (Paris; 6ème).

A 15-17 ans les passions mécaniciennes sont oubliées; l'on se trouve déjà dans l'effervescence des premiers contacts avec le monde, les soucis relatifs à la maison, au logement sont eux-mêmes moins intenses. On s'interroge sur la place de l'homme dans la société, sur la signification qu'elle peut avoir pour lui ou sur les moyens de l'y adapter. Les préoccupations ne sont pas immédiates, orientées vers les débouchés, les possibilités d'ascension individuelle, mais éthiques ou programmatrices. L'interrogation est constante, l'inquiétude quasi permanente: peut-on prévoir l'avenir, les ressources sont-elles au niveau de la démographie, peut-on vivre dans les grattes-ciel, que deviendront la nature, les symboles du passé culturel, quels seront le statut de l'homme, le devenir de ses facultés, etc? Corollairement on cherche à prendre de la société des vues synthétiques; chez les plus jeunes, la perception des faits globaux est absente. Les adolescents cherchent à établir des relations, ils ne les voient pas toujours clairement comme dans le cas des rapports entre automation et chômage mais en font le centre de leurs réflexions: liaison entre moyens de transport et circulation urbaine, effets des modifications du statut de l'homme sur sa personnalité, préconditions au traitement du sujet de devoir proposé, etc.

L'orientation réaliste des plus âgés ne peut se satisfaire des mythes dont se nourrissent les plus jeunes, les images de notre avenir praticable sont pauvres, (voir notamment le domaine du loisir) semblables aux réalisations qui entourent notre "quotidienneté".

Cette dichotomie entre enfants et adolescents n'a certes, en son caractère radical, que valeur typologique. Il convient toutefois de souligner qu'elle correspond à une très forte tendance et que, si l'on retrouve chez certains adolescents les images d'un monde fabuleux de mouvement et d'automatisme, l'orientation éthique, l'interrogation sur le sens humain du devenir ne se rencontre que chez eux.

« On parlait de l'an 2000 il y a très longtemps - cela signifiait chiffres, robots, lune, machines électroniques, propreté, classification, conditionnement. An 2000 cela fait très mystérieux, les zéros! 007 fait aussi très mystérieux. 2000 c'est net, on le voit de loin, ça brille avec



Dessin extrait du N° 38,
d'Art Enfantin

**Papa est ingénieur - Avec ses machines électroniques il cherche le secret de mon arbre.
Pour Noël il m'a dit que sa machine me fabriquera un arbre toujours beau, toujours jeune, un arbre qui vivra toujours, un arbre électronique.**

le néon à Pigalle, à Picadilly Circus ou aux Champs-Élysées; mais en fait qu'est-ce ?

L'an 2000 c'est dans une trentaine d'années, c'est une sorte de palier aux yeux des gens, il est bientôt atteint. En vérité il n'y aura pas beaucoup de changement par rapport à aujourd'hui.

Ce que sera ce monde? Malheureusement il y aura toujours la misère, la pauvreté de certains pays, cette haine perpétuelle entre les idées, les hommes, les races; ce sera la prolongation du monde actuel dans la même voie, la voie « dite normale », la bonne voie. Les bombes atomiques seront belles, grosses, avec un beau ruban rose, des dragées autour, des dragées qui pourraient nourrir de pauvres gens; mais on ne les nourrira pas, on leur cassera la gueule, on les écrasera encore plus, les capitalistes seront au sommet faisant marcher les autres, les cons de « prolo ». Les petits enfants seront pris encore plus par la télévision (les parents aussi), les journaux et deviendront pires que leurs parents; ils iront les dénoncer, les vendre pour pouvoirs'acheter une autre auto, une autre fille ou pour le plaisir.

J'avoue que le monde actuel, d'aujourd'hui, 2 avril 1968, me fait très peur, je me sens mal dedans, de trop, laid, je ne sais pas. Dans 30 ans, il sera pire dans cette voie... On brûlera au lance-flamme les mauvais qui se révoltent contre le bon gouvernement, on tuera tous les affreux... tous ceux qui veulent autre chose que ce monde de publicité, d'apparence, de justice par la force, par la violence, que ce monde d'argent, de standardisation aussi bien des corps que des esprits. Tous derrière le grand chef « Big Brother ». Peut-être croyez-vous que j'écris cela pour rire ou que je n'en crois pas un mot; j'y crois très fort et j'ai très peur » (Paris 2^{ème}).

On peut à ce point se demander quelle est la filiation. Les débordements oniriques de la dernière enfance engendrent-ils lors de l'adolescence, l'attitude technocratique, l'inquiétude ou tantôt l'une tantôt l'autre? Faute de pouvoir suivre les enfants au cours de la mutation, il n'est pas possible de répondre de façon certaine à la question. Le goût généralisé pour le fantastique à 11-13 ans conduirait à admettre une division de la descendance. Si, au contraire, on voulait évaluer la filiation d'après la passion et l'éclat de l'expression des cadets et des aînés, on serait tenté d'établir un lien entre le plus fantastique et le plus critique, dont l'attitude technocratique, se présentant sous le jour du sérieux et du pondéré, est le pôle opposé. Laissons la question ouverte.

Tentons maintenant de comprendre la signification de l'angoisse des adolescents, de leur attitude critique. Quelles valeurs l'inspirent, comment est-elle motivée ?

Tout d'abord, il convient de préciser que l'on ne rencontre pas de refus de la croissance, du développement matériel. Très rares sont les interrogations sur la nécessité du progrès technique et de l'élévation du niveau de vie. Le progrès demeure, semble-t-il, aurolé d'une valeur mythique, ou, peut-être plus exactement, ne paraît pas avoir d'autre signification parmi les adolescents que celui de croissance des biens et services mis à la disposition des individus. Le désir de progrès dans ce sens est considérable. A l'image d'une modification relativement lente de notre environnement quotidien, de perspectives offertes peu audacieuses, les visions qui nous sont rendues de l'avenir manquent certes fréquemment de vigueur et d'enthousiasme. Par contre, si l'on s'attache, comme on a pu le faire à propos de l'espace urbain, aux besoins ressentis que l'on aimerait voir satisfaits, il faut bien constater qu'ils ne manquent pas d'ampleur. Manifeste ou latent, on rencontre

du reste souvent le regret des lenteurs du développement. De même, un souci constant est celui de la démocratisation des avantages qui peuvent être attendus de la croissance. Aussi le rythme et la direction de la croissance et du développement peuvent être discutés, le progrès apparaît comme une dimension nécessaire de la société. Nul ne fait l'apologie de la rareté, d'un état de pauvreté; tous sont tournés vers le futur âge d'or. Ce qui est mis en cause n'est pas l'abondance, la promesse de l'abondance mais les institutions qui prétendent l'organiser. Les adolescents voient dans les institutions françaises une tendance à la destruction de l'humain. Quel humain ?

Première constatation très générale, très importante; mais que l'on ne peut isoler, sinon pour les besoins de l'analyse, de l'ensemble de l'attitude que nous dégagerons ensuite, c'est bien l'humanisme, ou du moins certaines valeurs de l'humanisme que l'on voit avec angoisse s'écrouler. L'on voit disparaître la notion de l'homme conçu comme fin et valeur supérieure de la société, de l'homme vivant dans un certain équilibre entre ses instincts (voir le symbole de la nature) et la culture (symbolisée par les monuments historiques), tendu vers la communication avec autrui, vers l'autonomie et la responsabilité par et dans sa pensée, ses sentiments, ses actes. Toutefois, l'angoisse ne provient que du fait que cette disparition d'un humanisme se produit au profit de ce qui est considéré comme un anti-humanisme. Les adolescents craignent la robotisation, l'uniformisation, le maniement de l'homme à des fins qui lui sont étrangères, qu'il n'a pas choisies (qu'ils n'ont pas choisies); ils rejettent la notion d'un homme dirigé grâce à ses instincts par la publicité, objet de la bureaucratie, perdant toute autonomie, abandonnant la fin de sa propre libération, détruit dans ses capacités de communication, de réflexion, de sentiment (peur en particulier de la réification de l'amour).

Le refus du statut de l'homme qui est proposé, la critique de la « société bureaucratique de consommation dirigée » se font donc au nom de valeurs humanistes. Critique passiste certes, mais l'attitude ne l'est pas; très peu, on l'a vu, nous proposent un retour en arrière; quelques-uns entrevoient, souhaitent un arrêt; le plus grand nombre (ceux regroupés dans la tendance catastrophique) critiquent, dénoncent l'inhumain promis mais ne manifestent pas plus le souci de revenir à la société d'hier qu'ils ne souhaitent la pénurie. La signification de la méthode d'exposition choisie n'est sans doute autre. Les représentants de la tendance technocratique proposent des solutions à des difficultés qu'ils n'expriment pas. Celles-là font problème alors que les difficultés vont de soi: résistance de la société aux programmes, à la productivité, à l'efficacité. Ceux qui estiment que les institutions anciennes doivent être maintenues les rappellent, elles sont connues. Ceux qui refusent autant le présent et ses tendances que le passé n'ont pas d'image du futur à laquelle se référer. Quel courant d'opinion a proposé, quelle société a réalisé la synthèse de l'humanisme et de la production de masse, de l'accession de tous aux possibilités de la richesse et de la culture? Est-il besoin de dire que des lycéens isolés par les institutions pédagogiques, mal reliés à la société et au concret quotidien, ne peuvent, chacun pour soi, créer cette image, ce modèle. Mais dans leur négativité, il y a déjà l'affirmation de l'homme, la revendication de son pouvoir. Si très peu proposent des institutions de participation, de cogestion ou d'autogestion, qui deviendront mots d'ordre au cours de la révolution de Mai, refusant d'être objets de la société de consommation, ils la nient et la négation de l'inhumanité qu'ils entrevoient est leur positivité.

P.V.